

## RÉPERTOIRE DES AFFECTIONS

---

J'ai essayé d'emmener des dédai-  
gneux à un concert de rock.

Des dédaigneux, et des hostiles.  
Les convaincus de la grande  
musique, les valseurs émérites,  
les tenants de la douceur.

Il y a toujours un petit côté  
canaille dans un concert de rock,  
qui séduit de loin.

Ce fut systématiquement un échec  
complet.

Sauf deux fois.

Deux fois ça a marché, mais  
c'étaient des cas.

Un maçon, qui n'aimait que  
l'opéra, et une amie de l'âge de  
ma mère. Le jour de sa retraite,  
elle s'était offert un tour en  
hélicoptère, pour voir la ville d'en  
haut.

Un concert de rock, c'est une  
expérience particulière, qu'il vaut  
peut-être mieux éviter de recom-  
mander à ceux qui ont le goût du  
confort.

D'abord, on est debout. Dans une  
salle où prolifèrent les poteaux et  
les angles morts.

On est debout, la plupart du  
temps derrière une muraille de

fans qui sont tous, pour une  
raison mystérieuse ou darwi-  
nienne, étonnamment grands,  
et devant un groupe d'amis qui  
n'en finit pas de se recomposer.  
En bref, sur l'avant, on est bloqué,  
et sur l'arrière, on est perturbé.

En plus, on a chaud.

La bande-son que les organisa-  
teurs ont choisie pour aider à  
supporter l'attente commence  
à agacer en général précisément  
au moment où on se rend compte  
qu'on est exactement sur le  
passage qui mène au bar. Ce qui  
oblige à reculer pour laisser  
passer, donc à se cogner dans le  
groupe des remuants, puis à tenter  
de reprendre sa place, ce qui est  
rarement gagné sans effort. On  
finit par la reprendre, ce qui  
ne change par ailleurs rien au  
mauvais goût de la bande-son.  
On se penche vers son voisin pour  
lui en parler, il faut hurler.  
C'est éprouvant. Tout en hurlant,  
on recule pour laisser passer et  
on se cogne dans le groupe de der-  
rière, de toute façon on arrête la  
tentative de conversation, d'autant

qu'on est toujours debout, qu'on a de plus en plus chaud, et qu'on fatigue, on avance, on recule, on pense vaguement à tout ce qu'on a à faire le lendemain, et on finit par vraiment se demander ce qu'on fait là, on a mal au dos, on a mal partout, on étouffe, c'est décidé, c'est la dernière fois. La bande-son s'arrête. Toutes les nuques se redressent, il y a un court bloc de silence, les lumières changent, c'est parti. On oublie immédiatement tout ce qu'on s'est dit.

On a pourtant toujours chaud. Et le corps en extension, dans l'espoir touchant d'arriver à voir

quelque chose malgré les poteaux et la muraille, etc. Et on est de plus en plus compressé par ceux de derrière qui sont compressés par ceux de derrière qui veulent se rapprocher.

Et, de façon parfaitement illogique, on est intégralement défatigué, et souverainement heureux.

Parce que ce qui se passe sur scène nous fait sentir tout ce qui nous manque. Et nous le donne en même temps.

On a la nostalgie de ce qu'on pourrait vivre. Et on est prêt à aller le chercher.

*Il est, de façon exceptionnelle dans l'Almanach,  
conseillé de lire la suite à la suite.*

## LEÇON DE DÉSOBÉISSANCE

---

Je me suis longtemps demandé pourquoi j'aimais aussi obstinément le rock'n'roll. Y compris aujourd'hui. À un âge où on est censé se tourner vers le jazz. Qui est, n'est-ce pas, autrement plus complexe.

Ah.

Récemment, dans un moment d'abattement, j'ai réussi à me contrarier pour une barre chocolatée.

Je vois une réclame pour un Milky Way. Autrement dit la Voie lactée en bon anglais.

Ce sont les Grecs qui ont baptisé cette espèce de nuage d'étoiles qui rend parfois romantique.

C'est toujours étonnant de penser qu'il y a des noms aussi vieux.

Je ne m'éloigne absolument pas du sujet. Et même si c'était le cas.

Les digressions ont le charme des départementales : elles vont moins vite que l'autoroute, mais on voit beaucoup mieux le paysage.

Il y a toujours eu des rêveurs pour regarder le ciel et se poser des questions plus ou moins vertigineuses.

Chez les Grecs aussi on en trouvait qui levaient la tête et s'absorbaient dans leur interrogation. Il est probable même que c'était plus fréquent, il y a plus de deux mille cinq cents ans.

Le nuage d'étoiles était un mystère, évidemment, comme tout le reste d'ailleurs, le jour qui se lève, le vent dans les arbres, ou le coup de foudre.

Les Grecs n'aimaient pas les mystères; ils préféraient les transformer en légendes.

C'est ce qu'ils ont fait pour le ciel de la nuit, comme pour tout le reste d'ailleurs.

Ils ont donc imaginé le temps où le monde était en pleine jeunesse, peuplé seulement de dieux turbulents, et où la nuit n'était encore que du noir. À cette époque-là, Zeus était enfant. Il allait ultérieurement dominer plus ou moins l'univers, mais pour le moment, il grandissait tout seul parmi les oliviers: il avait fallu l'éloigner d'un père qui refusait d'avoir un héritier.

Il a pour unique compagnie une chèvre, qui lui sert de nourrice, de camarade de jeu, et d'oreiller, il est heureux comme un futur berger, mais il a déjà l'appétit impatient qui le rendra plus tard célèbre pour ses colères, et un jour, ou une nuit, il boit si avidement que le lait jaillit, les gouttes se suspendent dans le ciel, elles se transforment en étoiles, et c'est la naissance de la Voie lactée.

De Zeus au Milky Way, sans vouloir s'assombrir, il y a comme qui dirait de la décadence.

Ça rabougrit l'humain.

D'ailleurs toute l'époque est rabougrissante.

Si je dis que j'ai su inventer Zeus et baptiser les étoiles, on va me considérer comme intégralement cinglé.

Il n'y a pourtant rien de plus vrai.

Ce sont des hommes qui l'ont fait, invention et baptême, donc c'est moi.

En puissance.

Époque rabougrissante.

Et tant qu'on y est, Christophe Colomb aussi, c'est moi. Et Einstein. Et Champollion.

En puissance, d'accord. Et alors?

D'ailleurs, quand je dis moi, lecteur, je dis nous. Nous sommes tous des inventeurs d'étoiles.

En puissance.

Mais nous n'y croyons pas.

Sauf quand un enfant naît.

Là, on a de l'ampleur. On ne s'interdit pas de penser que ce sera peut-être un nouvel Einstein. Ou un sauveur de l'humanité.

On caresse de la grandeur.

Et puis ça passe. On n'y croit plus. On redevient raisonnable. On se rappelle qu'il y a les génies, les savants, les influents, et qu'il y a les autres; et qu'entre les génies les savants les influents, et les autres, c'est étanche.

On redevient raisonnable.

Ah.

C'est ce que démolit le rock'n'roll.

Il empêche de ne pas sentir qu'on a les forces qu'il faut pour inventer la Voie lactée et en tirer quelques conclusions désordonnantes.

## LA VIE QUI VA (EXTRAIT)

---

Si je considère mon existence, je dois reconnaître qu'elle a été modeste.

La preuve, je ne suis jamais allée aux Maldives.

Je plaisante. Mais enfin, il y a de brefs moments où j'ai des pensées blessantes. Je suis fâchée par moi-même.

Quand je me considère et que je me reproche d'avoir pratiqué toute ma vie les soucis de fin de mois.

Il m'arrive d'en être vexée. De me suspecter : c'est un choix, une fatalité, ou de l'incapacité ?

Élancements antipathiques. Clapotis de regrets.

C'est pathétique. Et regrets de quoi d'ailleurs. Examinons. Du temps à consacrer à l'œuvre ? Ai-je jamais voulu être rentier. Allons. Ai-je jamais pensé que je méritais intrinsèquement de vivre mieux qu'un ouvrier. Sous prétexte de littérature. Allons allons, c'est dégoûtant. Alors, qu'est-ce qu'il y a, parfois, là-dedans, qui me fait des reproches. Parce que je n'easyjette pas fréquemment. Est-ce le plaisir de dire du mal de moi. Oui bien sûr. Mais il y a aussi la suie moderne. Celle qui donne pour rêve de devenir contremaître.

Prends une cigarette, lecteur, va à la fenêtre regarder le monde passer, j'ai besoin ici de t'imaginer juste occupé à exister.

Je viens d'en faire autant. Rêver de passer contremaître. Un peu de monnaie un peu de pouvoir.

Quelle misère.

Que tombe la suie moderne.

Longtemps je n'ai pas eu de projet d'avenir. Aujourd'hui encore. Avec constance j'ai manqué de réalisme. Ma foi, quelle splendeur. Dans mon bureau il y a une photo de Zévaco. Que les curieux prennent pour un aïeul. Ce qui n'est pas tout à fait faux d'ailleurs. Zévaco l'anar qui écrivit les histoires insolentes des Pardaillan père et fils. Des vaillants qui n'aiment pas l'ordre. Zévaco a fait de la prison à répétition, pour anarchisme pratiquant, obstiné et bagarreur.

Que tombe la suie moderne. Qui s'infiltré et me fait honte de mes soucis de fins de mois. Contre toutes mes convictions.

## **FOR MEMBERS (ONLY)**

---

La vie durant, il reste des cônes de croissance dans nos neurones.  
Autrement dit, on n'est jamais fini.

Mais comme, depuis des siècles, il nous est affirmé qu'en vieillissant on se racornit, on s'élimine, on s'use, on guette la décrépitude mélancoliquement mais réalistement.

Je reprends.

La vie durant, il reste des cônes de croissance dans nos neurones.  
Autrement dit, on n'est jamais fini.

Et donc, depuis des siècles on se sous-estime. On se sous-emploie. On se bafoue. Mais oui.

J'insiste.

La vie durant, etc.

Si on se ratatine, on s'élimine, on s'use, on s'effiloche, on décrépète, si on perd l'envie de prendre la mer, c'est parce qu'on croit que c'est normal. Que c'est prouvé.

Qu'est-ce qu'on a encore comme croyance qui aide à s'enfoncer ?

## **LA (DEUXIÈME) MINUTE MÉDITATIVE**

---

Dans l'index du dernier ouvrage de Sir Martin Rees, astronome britannique, l'expression «Intervention divine» renvoie à «Multivers»\*.

\* Multivers, mégavers, plurivers: univers parallèles, passés récemment du statut d'hypothèse amusante, propice aux satiristes et aux sciences-fictionneurs, à celui d'hypothèse perturbante, caressée avec prudence par des mathématiciens et astro-physiciens inspirés mais surpris.